

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 37 (1940)
Heft: 8

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE**† Robert GÖLDI**

La Société des amis des abeilles et l'apiculture suisse tout entière viennent de faire une perte immense : Robert Göldi, président d'honneur de la société alémanique et rédacteur de la *Schweizerische Bienen Zeitung*, est décédé à St-Gall, le 29 juin dernier, dans sa 79^{me} année. Malgré l'âge avancé du disparu, rien ne faisait prévoir un départ aussi brusque, car il avait conservé toutes les facultés d'un esprit alerte et clair et toute sa capacité de travail. Une attaque d'apoplexie a eu raison de sa robuste constitution.

Robert Göldi était un ancien instituteur. Il avait débuté à Marbach, dans le Rheinthal saint-gallois, dont la population a conservé de lui le souvenir d'un maître capable et consciencieux. Après quelques années, il fut appelé dans la petite ville d'Altstätten, où

il fonctionna en qualité de maître supérieur jusqu'au moment où il prit sa retraite, en 1929. Là aussi, il laissa la réputation d'un maître travailleur, instruit et dévoué.

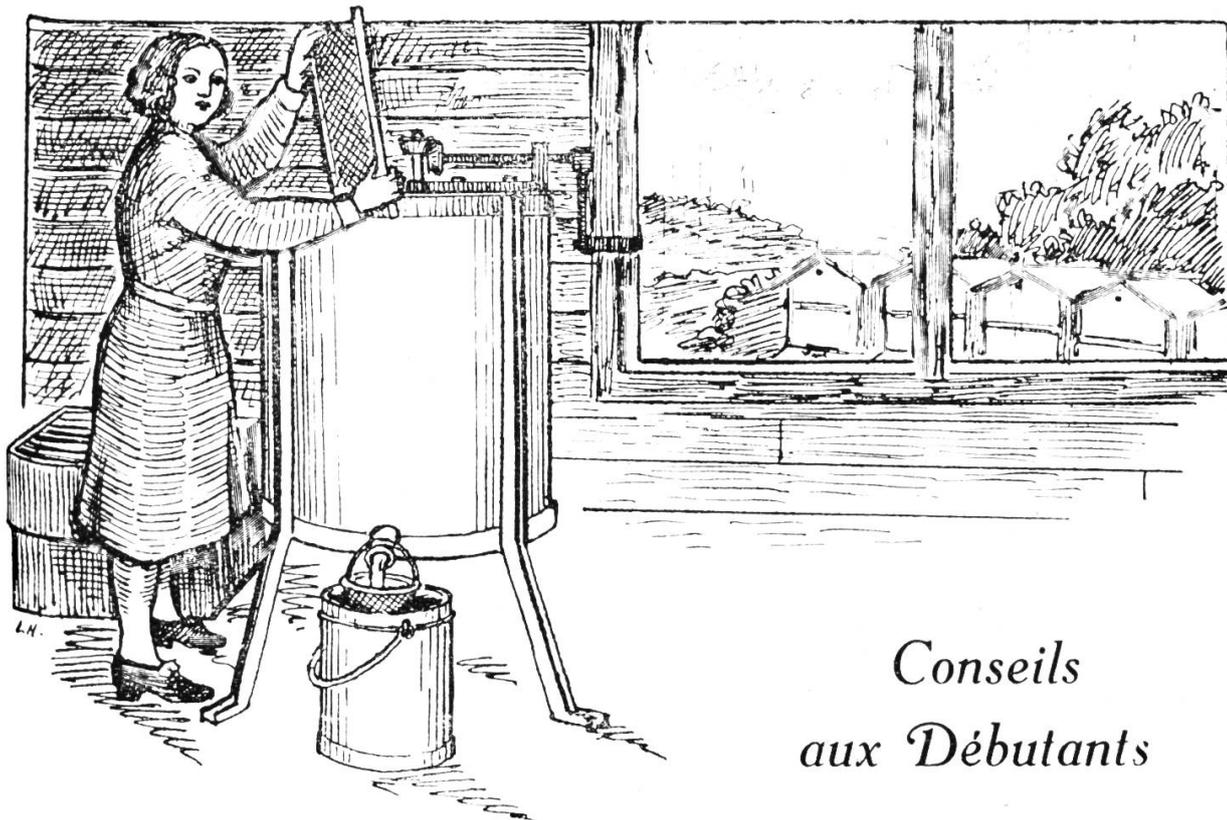
Toutefois, c'est comme apiculteur que le défunt s'est acquis une réputation qui a dépassé les frontières de notre petit pays. En 1884 déjà, il fonda la Société des apiculteurs du Rheinthal, dont il fut le dévoué président jusqu'en 1931. Sa connaissance parfaite de toutes les questions apicoles, son érudition, son dévouement attirèrent bien vite l'attention des apiculteurs alémaniques, qui l'appelèrent au comité central. Il en fit partie jusqu'à sa mort et il devint président de la société lors du décès du Dr Kramer. Lorsqu'il abandonna cette charge, en 1931, il fut proclamé président d'honneur en reconnaissance des services rendus par lui à l'apiculture.

Au début de ce siècle, R. Göldi fut le collaborateur du Dr Kramer, dont il était aussi l'ami. C'est grâce aux efforts de ces deux hommes que la « Rassenzucht », soit l'amélioration rationnelle de l'abeille indigène fut entreprise et qu'elle obtint les résultats remarquables que l'on sait.

Mais c'est surtout comme rédacteur de la *Schweizerische Bienen-Zeitung* que Göldi s'est fait connaître et apprécier. Il assumait cette tâche pendant plus de 40 ans, soit dès 1893, seul d'abord, puis, à partir de 1935, avec la collaboration de Dr Morgenthaler. Sous sa direction, la *Blaue*, ainsi qu'on nomme familièrement le journal de nos confédérés, a su se créer une place en vue dans la presse apicole internationale et le nombre de ses abonnés a décuplé. On peut dire sans exagération que c'est un des meilleurs journaux du monde entier.

C'est la vie de ce vrai savant, de ce travailleur infatigable, de ce bon citoyen qui s'est éteinte le 29 juin. On comprend qu'une foule nombreuse de collègues et d'amis aient suivi son cercueil couvert de couronnes et de fleurs. Après avoir rappelé en termes émus les qualités de cœur et d'esprit ainsi que les services éminents rendus par le défunt à la cause de l'apiculture, le Dr Morgenthaler, président actuel de la Société des amis des abeilles, lui a adressé un suprême adieu. Nous associons les apiculteurs romands à cet hommage rendu à un homme de bien et nous prions sa famille de croire à notre sympathie bien sincère.

J. Magnenat.



Conseils aux Débutants

Déjà août ... et déjà le souci de préparer l'hivernage ! Et pourtant on n'a qu'à peine vu le printemps et l'été jusqu'ici s'est distingué par des pluies suivies, des températures d'octobre, sans parler des événements extérieurs qui sont encore bien plus affligeants et bien plus angoissants.

1939 était une année record pour la faiblesse de récolte et voici que 1940 risque de battre ce record pour nombre de régions de notre pays romand. La seconde récolte viendra-t-elle améliorer la situation ? Espérons encore : l'espérance n'est-elle pas la qualité principale de l'apiculteur, sans mentionner les autres vertus, éminentes, que nous cultivons avec persévérance...

La mobilisation a forcé bien des collègues à négliger des travaux qui auraient dû être faits en juin et juillet. Faites votre possible pour corriger ces déficits, il en est temps encore pour plusieurs : soins aux essaims, aux ruchettes, aux souches d'essaims. Nous avons recueilli un minuscule tertiaire de 700 grammes. La jeune reine avait commencé sa ponte, tout semblait bien aller et voici qu'il y a quelques jours nous avons voulu constater son développement. Surprise : plus de couvain, ni œufs, mais ce gémississement caractéristique des colonies orphelines. Vite une ou plutôt deux cellules royales et j'espère que la colonie reprendra son activité. Il en est de même pour des souches ou des colonies normales, la saison anormale que nous vivons présente ainsi des anomalies que nous pouvons corriger encore si nous ne tardons

pas. J'ai eu encore un essaim le 14 juillet... Qu'à donc pensé la reine de sortir en ce jour anniversaire de la prise de la Bastille ? Esprit révolutionnaire ou adaptation aux nouvelles théories d'économie politique ? Je n'ai pas encore trouvé la solution. On nous signale aussi la sortie d'un essaim à 19 heures, d'un autre qui a négligé des ruches vides pour aller bâtir de beaux rayons sous une ruche habitée... Anomalies d'une année extraordinaire qui promettait beaucoup et qui, en définitive, laissera un bien pénible souvenir à tant de points de vue.

Je suppose, mon cher débutant, que cette année vous laissera toujours plus convaincu que seules les colonies ayant à leur tête une jeune reine, de deux ans au maximum, sont dignes d'être gardées. Seules, en effet, celles-ci ont récolté de quoi goûter le miel de 1940, exquis entre tous. A le savourer, on sent que les fleurs de cette année ont reçu du soleil, alors qu'en 1939 le miel était plutôt fade par suite des pluies du printemps. Jeunes reines... Il en faut absolument. Aussi je vous engage à imiter, pour ce qui concerne les reines seulement bien entendu, à imiter l'auteur de cette annonce : On demande à échanger une femme de quarante ans contre deux de vingt...

Si vous n'avez pas pu garnir une « pépinière » ou comme les appelle notre ami Tripet de Chézard, une « maternité », faites du moins encore quelques nuclei, si vous avez de très fortes colonies à même de subir cette saignée. En les suivant avec fidélité vous pourrez encore en faire des colonies capables de passer l'hiver.

Le miel de cette année cristallise très rapidement. Donc ne retardez pas l'extraction jusqu'en septembre, si vous ne l'avez pas déjà faite. Celui de seconde récolte peut attendre, mais en août déjà il faut commencer le nourrissage d'automne. Nous le répétons, au risque d'être scie une fois de plus, c'est la génération née en août et septembre qui passe l'hiver victorieusement et qui donne au printemps les butineuses suffisantes à donner l'élan. Prenez naturellement toutes les précautions pour éviter le pillage, facile à provoquer, mais bien difficile à arrêter. Rétrécissez les trous de vol avant toute opération. Ne donnez que le soir et par doses qui puissent s'absorber pendant la nuit. Ne laissez pas tomber du sirop en dehors de la ruche, remisez soigneusement à l'abri des fureteuses tous vos instruments sentant le miel ou le sirop etc. Les 13 kilos qui nous ont été accordés ne suffiront que tout juste aux provisions, sauf pour les colonies qui auront garni solidement le corps de ruche.

Alors que tout renchérit dans de très fortes proportions, le miel n'a que peu haussé. Nous espérons donc que personne ne gâchera les prix fixés par notre comité central, en accord avec

nos collègues de Suisse alémanique et le service du contrôle fédéral des prix, soit fr. 5.— au détail.

Notre ami « Nini » nous a promis de recommencer ses articles si vivants et si variés, nous l'en remercions vivement.

Autre nouvelle qui vous intéressera aussi, mon cher débutant : le nouveau catalogue de la bibliothèque va paraître. Le prix en sera le même que précédemment, soit 55 ct. à verser à notre compte de chèques. Il est rédigé d'une façon plus brève, ce qui permettra aux gens pressés de le lire plus rapidement. Il contient un certain nombre de nouveaux ouvrages et j'espère qu'il vous rendra service en vous incitant à agrandir, développer vos connaissances apicoles.

St-Sulpice, le 19 juillet 1940.

Schumacher

Bocaux à miel

Par suite de deux augmentations de prix, nous sommes obligés de fixer les prix comme suit :

Bocaux de $\frac{1}{2}$ kg. 50 cts,
» » $\frac{1}{4}$ » 45 cts.

La commande se fait par versement à notre compte de chèques II 1480 avec, au dos du talon, l'indication des bocaux désirés. Port et renvoi franco des emballages à la charge du destinataire. — Il n'y a plus de bocaux de 1 kg.

Dons reçus

Entr'aide : MM. Jaquier, Bussigny, et Schumacher, St-Sulpice, produit de la fonte de vieux rayons fr. 10.50. Johner Alfred, Villarepos fr. 3.—.

Question

Peut-on greffer des saules Marsault femelles pour en faire des saules mâles ? A quel moment faut-il procéder et quel système employer ?

Réponse à la rédaction. Merci.

Résumé d'une conférence faite à Zoug le 1^{er} mai 1938

par M. le Dr Morgenthaler.

Si la loque est une maladie propre au couvain et peut être découverte dès son début, le noséma avec kystes amibiens, lui, ne s'attaque qu'aux abeilles adultes et n'est reconnaissable que lorsqu'un certain nombre d'abeilles est atteint. Il n'y a qu'à observer, au printemps, le trou de vol d'une colonie nosémateuse déjà fortement contaminée ; les abeilles, incapables de voler rampent par centaines sur le sol et périssent après s'être dispersées dans les herbes, si bien que même un apiculteur exercé, s'il n'arrive pas au moment propice, ne s'aperçoit pas de la maladie. La « phtisie printanière », qui est indépendante du noséma, présente des symptômes analogues, mais le nombre d'abeilles atteintes est bien moindre et ces dernières sont encore capables de voler, alors que l'abeille nosémateuse voit ses ailes paralysées et tombe directement sur le sol. De ce qui précède, il s'ensuit que les maladies du couvain peuvent être reconnues dès le début, alors que, pour l'abeille adulte, la maladie ne se montre que par l'affaiblissement progressif et parfois très rapide de la colonie.

Toutefois, cette fonte de la colonie peut être due à des causes très variées et la tâche de l'apiculteur est de rechercher quelle condition a fait défaut pour qu'une colonie soit prospère. Tout se tient et s'enchaîne dans les conditions de prospérité d'une colonie ; le moindre détail a son importance et si la connaissance du noséma est encore bien déficitaire, on le doit au fait que les recherches à son sujet ont souvent été trop superficielles. La figure 19, empruntée, par M. le Dr Morgenthaler, à l'étude du rendement des engrais et rapportée à l'apiculture, est très démonstrative des dégâts causés par les maladies, le manque de soins et surtout par le noséma.

Cette figure représente une tonne composée de douves dont chacune représente une condition spéciale à la marche de la colonie, bonne ou mauvaise. Si toutes les douves avaient leur hauteur maximale, ce serait l'idéal d'une colonie parfaite et cela représenterait le maximum possible de la récolte. Hélas ! ce n'est point le cas et bien des douves sont écornées et laissent échapper le miel qui devrait être récolté ; le noséma se distingue particulièrement à ce sujet.

Bien des apiculteurs croient encore que les maladies disparaissent d'elles-mêmes avec le temps, sans traitement spécial, pourvu que les conditions de prospérité de la colonie soient observées. Certes, personne ne nie que ces facteurs jouent un grand rôle, mais le traitement proprement dit des maladies, telles que la

loque, l'acariose, joue un rôle capital, puisque lui seul a permis de vaincre l'acariose et la loque. En cas de maladie, il faut que les deux choses soient associées pour obtenir un résultat : hygiène de la colonie et traitement de la maladie.

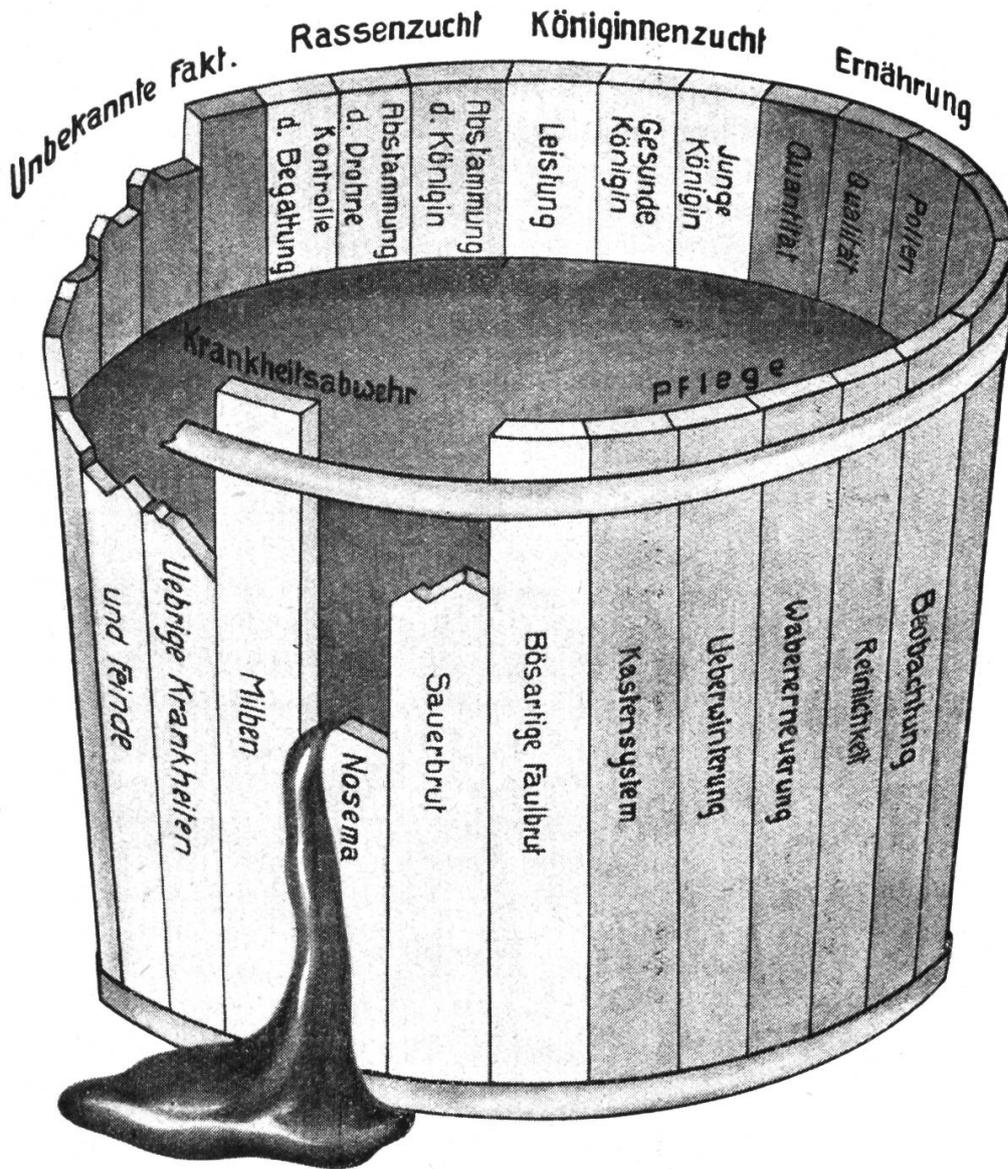


Fig. 19.

Dans les régions où l'apiculture est encore très en retard, on ne peut pas discerner facilement ce qui cause la perte des colonies et les récoltes déficitaires, car aussi bien la mauvaise tenue du rucher que les maladies sont à la base de ces pertes et si toutes les douves de la tonne symbolique sont écornées, on ne peut plus savoir par quelle douve fautive s'écoule la perte de la récolte. Mais là où l'apiculture est menée rationnellement, scientifiquement, là

seulement les apiculteurs intelligents seront à même d'apprécier l'importance qu'il faut attribuer à chaque condition de vie, à chaque maladie, quant à la marche normale du rucher. C'est dans les pays où la technique est la plus poussée que les apiculteurs attribuent aux maladies le plus d'importance.

Après une très intéressante introduction, M. le Dr Morgenthaler parle des signes extérieurs du noséma et de l'âge des abeilles atteintes ; il cite un article paru dans la *Blaue* de 1879, article dans lequel J. Geissbühler (Emmental) décrit, d'une manière parfaite, l'éclosion et la marche du noséma dans son rucher. Sa description est si typique, qu'on ne saurait mieux faire de nos jours. M. Morgenthaler en tire les conclusions suivantes :

a) la maladie apparaît de février à mai, pour disparaître ensuite ;

b) quelques colonies montrent des symptômes de dysenterie, alors que d'autres ne rappellent en rien cette affection ;

c) les abeilles semblent prendre le vol avec aisance, mais ne reviennent pas à la colonie qui, en 10 à 20 jours, est complètement dépeuplée ;

d) les colonies très dépeuplées contiennent encore beaucoup de couvain, signe que la maladie a éclaté brusquement et brutalement. Cette disproportion entre population et couvain est propre à la « phtisie » du printemps et n'a rien à voir avec un hivernage défectueux ;

e) les colonies atteintes contiennent encore beaucoup de pollen et de miel, donc le nourrissage artificiel n'entre pas en jeu ;

f) beaucoup d'anciens apiculteurs voient la maladie pour la première fois. On peut pratiquer l'apiculture depuis des dizaines d'années sans que le rucher en soit affecté ;

g) la maladie peut atteindre les ruchers les mieux tenus et peut causer des désastres dans toute une région ;

h) aussi bien quelques colonies saines peuvent se trouver dans un rucher contaminé que des ruchers entiers sont indemnes dans une région envahie par l'épidémie.

Cette description, qui date de soixante ans, permet de conclure que la maladie n'est due ni au nourrissage avec le sucre, ni à la consanguinité reprochée parfois à la Rassenzucht, non plus qu'au traitement moderne des arbres avec des substances toxiques. Au contraire, la « phtisie » du printemps est aussi vieille que la loque, déjà connue dans l'antiquité, mais ce n'est que tardivement qu'elle fut reconnue comme maladie, alors qu'elle avait

atteint un certain développement et était plus redoutable que la loque qui, traitée, était en recul.

Si bien des articles ont été publiés sur la « phtisie » du printemps observée un peu partout, on en ignorait la cause et c'est à Zander, en 1907, que revient le mérite d'avoir découvert le « Noséma Apis », le microbe cause du noséma. On mit un certain temps pour établir la relation entre la « phtisie » et ce microbe, car les recherches étaient faites en mauvaise place et à un moment peu favorable (voir le rapport annuel du Liebefeld en 1921). Le microbe se laisse voir à un faible grossissement déjà (200 à 300 fois) et sa vie, grâce aux recherches de laboratoire, est déjà bien connue, sauf pour son développement au début. Les spores du noséma pénètrent dans l'intestin par la bouche et se développent dans l'intestin où il pénètre dans la paroi de l'intestin grêle et s'y multiplie (fig. 25). Là, il prend un aspect vermiforme (méronte) et remplit totalement la cellule qu'il a envahie (fig. 26). Ensuite, ces mérontes se décomposent en jeunes spores (fig. 27) qui parviennent à maturité le sixième jour déjà et terminent ainsi le cycle du développement. La paroi de l'intestin grêle est le seul endroit où le parasite du noséma peut se développer. Les spores, parvenus à maturité, sont expulsés en masse dans le contenu intestinal et gagnent, avec les déchets alimentaires, l'extérieur par le rectum. Tout ce processus est représenté schématiquement dans la figure 28.

(A suivre.)

Les sens des abeilles

(Réd.) Nous avons trouvé dans « la Revue » de Lausanne cet exposé qui redonne assez bien l'état de nos connaissances actuelles sur le sens des abeilles. Sur divers points, toutefois, il y a des divergences d'opinions, mais nous l'avons trouvé assez intéressant pour le reproduire dans notre *Bulletin*.

On a beaucoup écrit sur le sens des abeilles. L'imagination a parfois complété, parfois faussé l'observation, et la poésie a transposé sur le plan humain les manifestations instinctives des insectes, voyant en elles celles de la sagesse suprême.

De récents travaux scientifiques ont soumis à une analyse serrée le « psychisme » des abeilles. Voici quelques résultats précisant de nombreuses notions vagues et éclairant quelques points ignorés :

La vue.

Les expériences les plus simples, familières aux apiculteurs, montrent que les abeilles sont sensibles aux couleurs, qu'elles re-

connaissent leur ruche, peinte, et la distinguent de plusieurs autres. La notion de couleur est-elle pour elles la même que pour nous ? Certes pas. Des expériences de dressage ou d'accoutumance révèlent que l'échelle des longueurs d'ondes n'est pas appréciée par leur rétine comme par la nôtre. Lorsque des abeilles ont été dressées à venir se régaler de miel sur une feuille de papier bleu, elles se dirigeront immédiatement sur le bleu, même si d'autres papiers voisins sont teintés de noir, de rouge, ou de jaune. Mais si l'on fait le même essai de dressage avec le rouge, il échoue. Les abeilles ne distinguent pas le rouge du gris ou du noir. La gamme des couleurs discernables est moins nuancée que la nôtre. Elles réagissent également au vert, au jaune, à l'orangé. Bleu, violet, pourpre sont interchangeable. Par contre, en compensation de leur insensibilité au rouge, elles paraissent « voir » l'ultra violet, ce qui étendrait leur sensibilité aux courtes longueurs d'ondes.

Faut-il voir une relation entre la « cécité » des abeilles pour le rouge et le fait que les fleurs purement rouges sont rares dans la nature, que la plupart des fleurs riches en nectar ou en pollen sont dans les tons pourpres (bruyère, rhododendron, trèfle, cyclamen), famille du « bleu » pour les abeilles ? Il est curieux de constater aussi que nos fleurs les plus nettement rouges sont visitées et pollinisées par des papillons et des bourdons qui sont les seuls insectes à « voir » le rouge. Dans les tropiques aussi, les fleurs écarlates sont ignorées des abeilles et ce sont de petits oiseaux attirés par cette couleur brillante qui, de leur fin bec, pénètrent dans de profondes corolles.

Il est amusant d'observer dans les champs la méthode et l'esprit de suite qu'une abeille apporte à son travail, visitant fleur après fleur une même espèce végétale, dédaignant momentanément toute essence voisine. Comment l'abeille reconnaît-elle les fleurs ? Par la couleur d'abord, dans la mesure de sa sensibilité visuelle, puis par le parfum. On peut dresser des abeilles à venir chercher leur nourriture dans une caissette d'où émane un certain parfum. Elles s'y dirigeront quelles que soient par ailleurs les autres odeurs disposées à dessein pour les troubler. Chose amusante, elles distinguent parfaitement l'un de l'autre deux parfums de provenance différente, extrait d'une même espèce végétale, le jasmin de Grasse et celui de Séville, imitant en cela les plus fins experts en parfums et dépassant de beaucoup notre sensibilité moyenne. En associant, par expérience, la couleur au parfum, on les habitue, par exemple, à trouver leur nourriture dans une caissette peinte en bleu et parfumée à la menthe. On met ensuite le miel dans une caissette bleue inodore et le parfum dans une caissette non colorée. Les abeilles se précipitent sur la couleur que l'accoutumance leur a rendue familière, mais, là, ne percevant plus le parfum coutumier, elles

s'arrêtent et errent à la recherche de la caissette parfumée, dans laquelle elles entrent, finalement. Il semble bien qu'il en soit de même dans les champs, et que la vue d'abord, puis ensuite l'odorat, les guident dans leur choix. Le siège de l'odorat est dans les antennes. Une abeille privée de ces organes ne perd aucune de ses réactions, sauf celles que commande l'odorat : elle est insensible aux parfums.

Le langage.

L'abeille isolée qui, dans ses pérégrinations a découvert une source de nourriture abondante, un champ de trèfle en fleurs ou une assiette de miel, rentre à la ruche, chargée de butin, et bientôt retourne au festin, accompagnée d'une multitude d'autres ouvrières. Comment les a-t-elle entraînées ? Comment a-t-elle donné l'alerte ? Après avoir dégorgé sa lourde récolte, la butineuse se met à danser fébrilement dans la ruche, décrivant de rapides demi-cercles, durant quelques dizaines de secondes, signal d'une riche table servie, quelque part dans les champs. Le parfum des fleurs qui reste attaché à son corps indique quelle sorte de plante offre en ce moment l'abondance. A défaut de ce parfum, superficiel, les abeilles secrètent, dans un petit organe situé à la base de l'abdomen, un parfum auquel les ouvrières sont très sensibles. Elles suivent — à la trace — celle qui leur montre le chemin. Seule l'assurance d'une récolte très abondante entraîne les abeilles à ces manifestations. Elles s'en abstiennent lorsque le repas, trop chichement servi, ne nécessite pas la collaboration d'une équipe nombreuse.

Le temps. La durée.

On sert aux abeilles, plusieurs jours consécutifs, et à heure fixe, un abondant repas d'eau sucrée. Elles s'habituent à trouver ainsi, sans peine, au cours de chaque après-midi, de 16 à 18 heures, par exemple, une bonne nourriture. Après plusieurs jours d'entraînement, on supprime la pitance. Aucune odeur ne peut donc attirer les abeilles. Pourtant elles arrivent en foule, à l'heure coutumière, ayant acquis un rythme indépendant de toute attraction de parfum ou de couleur. On peut les dresser à venir deux fois par jour, à heure fixe, chercher le miel qu'on leur prépare. Mais il faut un rythme quotidien, chaque jour pareil. Essaie-t-on le dressage toutes les onze ou dix-neuf heures, c'est-à-dire à des heures qui seront chaque jour différentes, on n'obtient aucun résultat. Ce sens du temps est donc relatif ; il est en rapport étroit avec la marche du jour ; ce n'est pas le sens absolu de la durée. On a pensé qu'il était lié à l'inclinaison des rayons solaires. Or, si l'on maintient les abeilles, durant les journées d'expérience, en chambre éclairée nuit et jour à l'électricité, afin d'éliminer de

leur perception le rythme lumineux du soleil, on peut les dresser aussi bien à venir toutes les douze ou vingt-quatre heures, chercher leur nourriture dans un coin de leur prison. Faut-il voir là une science que les insectes ont acquise par des siècles d'expérience avec les fleurs ? On sait que celles-ci ne s'ouvrent ou ne sécrètent du nectar qu'à certaines heures du jour. Les abeilles sont-elles habituées à ce rythme journalier qui exprimerait une loi essentielle dans les rapports entre fleurs et insectes ? Ce point n'a pas encore été élucidé.

L'orientation.

La jeune abeille enfermée au sein de la ruche durant les dix premiers jours de sa vie, pour des besoins ménagères, tente ensuite de timides sorties, explore les environs de la ruche et n'acquiert que peu à peu l'assurance des vieilles butineuses qui rentrent à « leur » ruche après de lointaines randonnées, la distinguant entre toutes les autres. Le sens d'orientation des abeilles peut être analysé lui aussi. C'est d'abord une mémoire visuelle : l'abeille connaît la couleur de sa ruche et celle des voisines ; elle est sensible aussi à l'odeur particulière de « sa » communauté ; elle cherchera à la retrouver avant de s'engager dans une ruche étrangère où, intruse, elle risquerait d'être massacrée. Certainement aussi, voit-elle le paysage ; les arbres, les accidents du terrain doivent lui être des signes de ralliement. Enfin, elle possède un sextant naturel. Elle peut estimer l'inclinaison des rayons du soleil et s'orienter d'après eux. Une abeille quitte sa ruche pour butiner. Dans le champ, on la capture, on la garde durant quelques heures dans une boîte obscure. Remise en liberté, elle prend une direction qui ne la mène pas à sa ruche, mais à un endroit séparé de celle-ci par un angle égal à celui dont le soleil s'est déplacé durant les heures de captivité. Ce sens extraordinaire ne paraît jouer, des expériences le prouvent, que lorsque les divers moyens visuels sont insuffisants, surtout quand le terrain, sans relief ni accident, n'offre aucun point de repère à la vue.

De nombreux autres gestes instinctifs des abeilles restent à étudier : le sens géométrique qui leur fait construire des cellules hexagonales, la division du travail, le massacre des faux-bourçons, l'essaimage, etc. On pourrait qualifier toutes ces manifestations d'« intelligentes » si les abeilles étaient capables de trouver des solutions à des problèmes nouveaux que leur poserait la nature, et ne se bornaient pas, comme l'expérience le montre, à répéter inconsciemment des gestes séculaires, en face des mêmes circonstances, avec une rigueur et une constance qui impressionnent, du reste, l'esprit le plus sceptique.

B. L.-P.

L'introduction des reines

Par L.-M. Thake
(*The Scottish Beekeeper, 1925*)

L'introduction d'une reine est une opération que tout apiculteur devrait pouvoir faire avec succès, et c'est peut-être celle qui ménage le plus de déceptions aux apiculteurs inexpérimentés.

Tôt ou tard l'opération s'impose, car il est rare qu'on ne rencontre dans un rucher des colonies orphelines ou des reines défectueuses à remplacer.

Malheureusement les méthodes d'introduction ne peuvent être les mêmes pour tous les cas. Ainsi, dans les deux cas que nous venons de signaler, les situations ne sont pas les mêmes. Dans le premier cas, il s'agit de donner une reine à une colonie qui a perdu la sienne depuis un temps plus ou moins long ; dans le second la reine est à supprimer pour être remplacée par une autre.

Il est clair, par conséquent, que nous devons adapter nos méthodes aux diverses conditions. Quelques-unes peuvent convenir dans un cas qui ne conviennent pas dans d'autres.

Recherchons les facteurs qui contribuent au succès d'une introduction dans le cas d'un simple remplacement de reine.

Voyons ce qui arrive quand la vieille reine est enlevée. Suivant que l'opérateur a agi plus ou moins habilement, que la colonie est plus ou moins forte ou qu'elle a été plus ou moins troublée, il faudra de cinq minutes à une demi-heure aux abeilles pour découvrir leur orphelinage. Une fois qu'elles s'en sont rendu compte elles entrent dans une période d'excitation et de recherche qui se manifeste au dehors par l'attitude des abeilles à l'entrée de la ruche, celles-ci paraissant en détresse et à la recherche de quelque chose qui leur manque. Au bout de quelques heures cette excitation s'apaise, la perte de la reine est philosophiquement acceptée, et s'il y a du jeune couvain dans la ruche, les abeilles se mettent ordinairement à faire un élevage de reines. On a reconnu cette période, c'est-à-dire celle pendant laquelle elles se rendent compte de la perte de leur reine, est celle qui convient le mieux pour l'introduction d'une nouvelle reine, comme nous le verrons plus tard.

Ainsi nous constatons que l'état de la colonie subit plusieurs phases distinctes. Nous nous trouvons d'abord en présence d'une colonie normale, possédant une reine. Puis la reine est supprimée, les abeilles s'en rendent compte et se mettent à la recherche de leur mère avec l'espoir de la retrouver. Enfin, après des recherches vaines, elles perdent l'espoir de la retrouver et se mettent

à faire un élevage royal pour la remplacer. Une fois les cellules de reines formées, une phase nouvelle commence qui dure jusqu'à ce que les reines éclosent. Alors les conditions changent de nouveau jusqu'à ce que la jeune reine ait accompli son vol nuptial et inauguré sa ponte. D'après ce qui précède il est clair que le premier principe qui préside à l'introduction d'une reine est l'état de la colonie, ou en d'autres termes la disposition (nous dirions aujourd'hui la mentalité actuelle) des abeilles, et c'est là le premier facteur à considérer.

Le second facteur tient à la reine elle-même et nous devons considérer sa réception. On sait que chaque colonie possède une odeur propre, mais on oublie souvent que chaque reine a aussi la sienne, et c'est en grande partie à cette odeur qu'une colonie reconnaît une étrangère. Or, dans toute méthode d'introduction, il faut tenir compte de ce facteur, l'odeur de la reine, et de trouver moyen de confondre cette odeur avec celle de la colonie.

Cette première difficulté surmontée, il semble que l'introduction devra se faire sans obstacle, mais il s'en présente un parfois qui peut faire échouer l'entreprise. Les abeilles peuvent se montrer bien disposées et l'odeur de la reine être confondue avec celle de la colonie et malgré cela l'introduction échouer. Le point omis c'est la disposition de la reine elle-même, qui est souvent la cause directe de sa propre mort. On me rapportait récemment qu'un conférencier avait avancé que la reine montre de la crainte en présence d'abeilles étrangères, je croirais plutôt que c'est le contraire qui se produit le plus souvent, car j'ai maintes fois vu une reine mise en liberté attaquer tout de suite une inoffensive ouvrière. Naturellement aucune ouvrière qui se respecte ne tolérera cela, l'indignation se répand parmi les autres ouvrières et, dans la mêlée qui suit, la reine est ordinairement blessée ou tuée. Dans deux occasions j'ai même constaté que la reine vierge tuait l'ouvrière, mais habituellement les ouvrières s'unissaient pour tuer la reine. Ce point doit être pris en considération et j'estime que toute méthode d'introduction est fautive si elle ne tient pas compte de ce facteur.

De même qu'il y a variété de conditions dans un rucher, il y a diverses manières d'agir. Vouloir décrire toutes les méthodes est chose impossible et ne pourrait que créer de la confusion, c'est pourquoi nous n'en donnerons qu'une ou deux qui nous ont toujours réussi. Il n'y a qu'à bien se pénétrer des facteurs indiqués.

Parlons d'abord de l'introduction directe et citons ce que dit Simmins dans *Modern Bee Farm*, sous le titre de *Méthode du Jeûne*, celle que j'estime la meilleure. « Les trois choses importantes à observer, dit-il, après avoir supprimé la vieille reine,

s'il y en a une, dans le milieu de la journée, sont les suivantes :

« 1. Garder la reine toute seule, dans un endroit pas trop chaud et exempt d'odeurs fortes, pendant au moins trente minutes.

« 2. Elle doit être privée de nourriture pendant tout ce temps.

« 3. On la laisse ensuite courir dans la ruche, en la mettant au-dessus des cadres, à la chute du jour. Il n'y a pas d'inconvénient à user de la boîte d'allumettes communément employée. Bien veiller à *ne pas visiter la ruche avant quarante-huit heures.* »

(A suivre.)



Origine du remède de Frow.

Ayant appris que certains apiculteurs anglais semblaient mettre en doute le fait que le remède benzine-nitrobenzol-safrol eût bien été découvert par M. Frow, celui-ci expose, dans le *Bee World* de mai dernier, comment il est arrivé à cette découverte. Il résulte de ses explications que la formule a été donnée pour la première fois par le Dr Moore Hogarth, de l'Institut de microbiologie de Londres, mais que c'est bien lui, M. Frow, qui a eu l'idée de l'appliquer aux abeilles atteintes d'acariose.

Il avait résolu de combattre l'acariose et il notait soigneusement tout ce qui lui semblait pouvoir être utile dans sa lutte. En 1927, après avoir essayé de tous les traitements indiqués par Rennie et ses collaborateurs, ainsi que plusieurs autres qui lui semblaient pouvoir être efficaces, il trouva dans ses notes la formule aujourd'hui célèbre. Il l'essaya sans grand espoir ; elle avait été donnée par Hogarth pour la destruction de certaines mites, du *Glyciphagus domesticus* entre autres, mais pas spécialement de l'acarapis. Au surplus, d'après une lettre de Hogarth à Frow publiée dans le *Bee World*, le premier déclare ne se rappeler ni où, ni quand la formule parut pour la première fois. Il reconnaît en outre qu'il n'a pas pensé qu'elle pût être utilisée contre l'acare des abeilles.

C'est donc bien Frow qui a eu l'idée d'appliquer le safrol à la destruction de l'acarapis ; c'est pourquoi il a mérité la reconnaissance du monde entier. Les inventions et les découvertes ne valent que par leurs applications : l'œuf existait bien avant Colomb.

Changement de nom.

Par décision du Congrès international de microbiologie de 1938, le nom de bacille ne peut pas s'appliquer aux microbes ne produisant pas de spores. L'organisme responsable de la loque européenne doit être appelé Bactérium pluton et nom Bacillus pluton. Nous en prenons note pour notre part, mais cela ne remplira pas nos hausses.

Apiculture canadienne.

D'une lettre reçue par notre rédacteur, nous détachons les lignes suivantes qui intéresseront peut-être les lecteurs, ne serait-ce que par la dimension des ruchers et des récoltes, sans parler du prix du miel :

« Nous travaillons dans une région, nommée le District irrigué de l'Est, avec 1000 colonies d'abeilles. Nous peuplons nos ruches chaque année au moyen de *nuclei* de deux ou trois livres reçus de Californie en avril pour remplacer les abeilles détruites en octobre. Nos abeilles sont transportées en juin dans des ruchers, placés à 7 ou 8 kilomètres les uns des autres, dans des endroits où abondent la luzerne et le mellilot, mais nous n'allons pas à plus d'une quarantaine de kilomètres de notre domicile. La récolte varie suivant les saisons et l'étendue des cultures. Certaines années, nous extrayons jusqu'à 10 wagons de 24,000 livres (un peu plus de 10 tonnes) ; d'autres fois, nous devons nous contenter de 7 wagons. Le prix du miel est très bas, actuellement 8 sous la livre (90 centimes le kilo) . »

En Allemagne : une contribution de 3 kilos par colonie de miel à prix réduit.

Les apiculteurs du Reich sont invités par le président de leur groupe à remettre à la collectivité 3 kg de miel pour chacune des ruches qu'ils possèdent. Ce miel leur sera compté à prix réduit, le prix normal étant fixé officiellement. Il sera distribué, par les soins de l'organisation officielle pour la vente des œufs et du miel, aux blessés, aux malades et aux vieillards qui seraient autrement privés du bon miel du Reich.

Les journaux allemands font remarquer que l'apiculture a fait des progrès considérables grâce à la sollicitude du 3^{me} Reich. Le pays compte aujourd'hui 3,6 millions de ruches et la guerre n'a

pas interrompu l'aide aux apiculteurs. Leur contribution ne sera qu'un faible témoignage de reconnaissance envers le pays.

Il y a miel et miel.

Il y a du miel à tout prix, parce qu'il y a miel et miel, comme il y a vin et vin.

J. Magnenat.

Pesées de ruches

Malgré une augmentation de 7,100, il n'y a pas grand'chose dans les hausses, nous écrit notre correspondant de Neuchâtel.

Chili. — Trop froid la nuit. Aujourd'hui 3, à 16 h. $\frac{1}{4}$, les abeilles reviennent déjà à la ruche.

Autavaux. — Pauvre mois de mai, bien commencé, mal fini.

Berlincourt. — La première moitié du mois donne du miel de fleurs, puis la miellée donne, mais trop souvent coupée par des averses.

Matran. — Pendant la première quinzaine, la récolte était passable. Les abeilles butinaient sur les framboisiers et dans la forêt. Le vent du nord soufflait fort et beaucoup d'abeilles se sont perdues. Les ruches sont pourtant belles, beau couvain et corps de ruche bien garni.

Dombresson. — Tout marche normalement ; les colonies faibles se sont bien développées. Le 1er juillet, la miellée de sapin a commencé. Le 3 juillet, à 5 h. du matin, elles rentrent déjà de la forêt, chargées du précieux butin. Il me semble n'avoir jamais vu une activité pareille dans toute ma carrière apicole, déjà longue. Quelle joie pour nous et pour elles !

Tavannes. — Un des plus lamentables mois de juin que j'aie vus au point de vue apicole.

Château-d'Oex. — Quelques apiculteurs ont nourri pendant cette période de pluie. Rien dans les hausses, si ce n'est des abeilles en masse.

La Valsainte. — L'extraction a été vite faite. J'ai dû enlever presque toutes les hausses pour nourrir. 34 ruches n'ont donné que 19 kg. de miel. La vente du miel ne suffira pas pour payer le sucre, et ce sera la première fois depuis 1910, c'est-à-dire depuis que nous prenons des notes.

Ste-Croix. — La récolte s'annonçait bonne, mais le froid, le sec, puis la pluie ont fait échouer les belles espérances.

Chaumont. — Sauf imprévu, on peut déjà dire que la récolte sera nulle pour Chaumont.

Bure. — Chez nous, la miellée est bonne, mais hélas ! les colonies ne sont pas toutes fortes. Des ruchers entiers n'ont rien dans les hausses, tandis qu'ailleurs on doit les doubler.

Pesées de nos ruches sur balances en juin 1940

STATIONS	Alt. m.	Augm. gr.	Dimin. gr.	Augm. nette gr.	Dimin. nette gr.	Date	Journée la plus forte gr.
Boncourt	373	10 700	2 450	8 250	—	4	2 000
Genève	377	—	—	—	—	—	—
Chambésy	377	13 900	2 900	11 000	—	21	1 500
Bex 1	430	4 800	3 300	1 500	—	5	650
Bex 2	430	7 100	3 700	3 400	—	4	1 000
Neuchâtel	438	7 900	800	7 100	—	31	1 400
Chili (Monthey)	450	3 900	2 100	1 800	—	9	550
Vendlincourt	450	24 100	3 100	21 000	—	11	2 500
Chavornay	468	—	—	—	—	—	—
Chœx (Valais)	470	4 400	4 100	300	—	6	800
Marnand	481	11 350	3 950	7 400	—	5	1 700
Autavaux	483	9 250	1 350	7 900	—	6	1 100
Berlincourt	499	17 000	3 100	13 900	—	24	2 000
Corcelles (Ntel)	570	8 200	1 200	8 000	—	6	1 300
Matran	643	8 350	2 550	5 800	—	5	1 500
Fey (Vaud)	648	—	—	—	—	—	—
Valangin	653	13 500	3 000	10 500	—	6	1 500
Corcelles (Berne)	656	—	—	—	—	—	—
Corgémont	663	—	—	—	—	—	—
Carrouge (Vaud)	728	8 850	4 300	4 450	—	5	1 650
Dombresson	743	—	—	—	—	—	—
Tavannes	757	1 500	3 300	—	1 800	9	400
Villiers	764	—	—	—	—	—	—
Coffrane	805	9 850	4 600	5 250	—	9	1 950
Prêles	821	—	—	—	—	—	—
Le Locle	925	3 900	2 100	1 800	—	12	700
Château d'Oex	968	2 550	6 150	—	3 600	22	500
La Valsainte (Fbg)	1017	2 500	1 900	600	—	6	400
Ste Croix	1090	8 200	3 800	4 400	—	19	1 200
Chaumont	1090	5 300	2 400	2 900	—	12	2 700
L'Etivaz	1144	—	—	—	—	—	—

Le Locle. — Le bilan est vite établi pour juin 1940. Bise, sec, froid, pluie, tout a contribué à laisser les hausses presque vides.

En tenant compte du pessimisme et de l'optimisme de nos correspondants, en examinant le tableau qui précède, nous devons admettre que la récolte de juin, en Suisse romande, est très inégale, mais surtout déficitaire. En Suisse alémanique, d'après les nouvelles reçues hier, la récolte est aussi très irrégulière, mais d'une manière générale inférieure à la normale. Comme chez nous, par-ci, par-là, quelques heureux coins de pays privilégiés, mais la grande majorité avec point ou presque point de récolte. En verte Gruyère, un apiculteur possesseur de 50 ruches annonce 200 kg. au contrôle, un autre, avec 80 ruches, 62 kg. De Territet, les nouvelles sont encore plus mauvaises. L'année dernière, rien dans les hausses, rien dans le nid à couvain. Cette année, rien dans les hausses, de quoi se nourrir dans les ruches.

Nous nous excusons de ne pouvoir répondre aux nombreuses lettres qui nous sont adressées. Malgré le plaisir que nous aurions à bavarder avec nos correspondants, le temps dont nous disposons nous rend la chose impossible. Le contrôle bat son plein avant de nous adresser les listes nominatives et les bulletins de contrôle, vérifiez-les, s.v.p. ; vous nous éviterez des correspondances. Il est inutile de nous adresser directement un échantillon en nous demandant le contrôle, comme cela arrive journellement. Les producteurs doivent aviser les comités de leur section, et le contrôle doit se faire selon le règlement. Si nous voulons qu'il soit considéré par les acheteurs, il doit être fait le plus consciencieusement et sérieusement possible. Lorsque vous aurez des doutes sur du miel vendu dans vos localités, spécialement lorsqu'il est offert au-dessous des prix normaux, avisez-nous. De notre côté, nous prierons les dirigeants cantonaux du contrôle des denrées alimentaires d'avoir l'œil ouvert.

Lorsque vous commandez des étiquettes, n'oubliez pas d'indiquer si elles doivent être collées sur des boîtes ou des bocaux, et la contenance des dits.

Corcelles, le 23 juillet 1940.

Charles Thiébaud.

Une plante qui est une véritable usine à miel : le lavandin

Dans son admirable *American honey plants*, Frank Pellett rapporte une estimation de von Mueller parue dans le *Select Extra-tropical Plants*, estimation qui impressionnera tous les apiculteurs :

Un acre de lavande stoechas, dit-il, produit une tonne de miel, ce qui équivaldrait à 2.500 kgs de miel à l'hectare.

Si ce chiffre était reconnu exact, il serait intéressant de planter des lavandes uniquement pour les abeilles.

Ne donnons donc qu'à titre purement documentaire la liste des différentes lavandes (d'après J. de St-Germain) :

<i>Lavandula spica</i>	<i>Lavandula staechas</i>
Augustifolia	Staecha d'arabie
Latifolia Chatenier	Staecha cauliculis non foliolis
Multifida	Indica
Canariensis	Homentose
Canariensis maritima	Jucaïda
Dentata	Carnose
	Coccinea

La première catégorie est appelée aspic en Provence. Son véritable nom est « spic » et c'est par corruption que le nom est devenu « aspic ».

Les variétés les plus courantes sont :

L. desphinensis.

L. flagrans ou officinale.

L. spic ou latifolia Chatenier.

Lavandin (en provençal *badasso*) croisement flagrans et spic ou *Flagrans-spica*.

Le spic donne un miel assez foncé, la lavande un miel jaune doré, le lavandin un miel blanc.

Sa granulation fine comme du beurre est particulièrement agréable.

Nous renvoyons au livre *Flore Mellifère* d'Alphandéry les lecteurs qui désirent connaître les rendements d'essence de lavande et les renseignements botaniques. Bornons-nous à rappeler que la lavande est plus spécialement recommandée dans les terrains calcaires situés à plus de 700 mètres d'altitude, alors que le lavandin, au contraire, croît aussi bien en plaine qu'en montagne.

Lavande et lavandin sont cultivés principalement dans les départements de Vaucluse, Drôme et Basses-Alpes. La hausse des prix de l'essence a engagé les apiculteurs de nombreuses régions à planter ces deux labiées, et nous en admirons d'immenses étendues dans d'autres départements : Vendée, Jura, Côte d'Or, Nord, etc...

Il est assez difficile de donner une opinion très sûre sur quelques points et nous faisons appel à nos lecteurs.

En effet :

M. Jean Bordas, Directeur de la Station Agronomique d'Avignon, affirme dans *Alpes et Provence* que la lavande exige l'exposition au Nord, c'est-à-dire que le versant nord des montagnes serait préférable au versant sud. Nous avons entendu certains

cultivateurs — évidemment moins bons observateurs que M. Bordas — assurer au contraire que les lavandes exposées au midi sont plus belles et l'essence plus riche.

De même, certains apiculteurs estiment la lavande plus mellifère sur le versant sud, en raison de l'exposition solaire plus longue; d'autres disent que sur le versant nord, le terrain étant moins sec, le nectar monte plus facilement dans la plante. Il faudrait peut-être conclure que dans les années humides, le versant nord est préférable. Il ne s'agit là que d'hypothèses et non d'affirmations.

Dans la région de St-Christol (Vaucluse) et Riez (Basses-Alpes), les apiculteurs pastoraux transportent plusieurs milliers de ruches — et probablement la récolte moyenne dépasse chaque année 100 tonnes.

C. P. Dadant disait un jour du miel de lavandin : « C'est le meilleur miel que j'aie jamais goûté. » Ceux qui ne le connaissent pas ne savent pas ce qu'est le pur miel de lavandins. Il n'est pas étonnant que ses cours dépassent toujours ceux des autres miels.

Les apiculteurs de toutes les régions ont intérêt à planter des lavandins, ne serait-ce que quelques vingtaines de pieds, et l'an suivant, de faire des boutures eux-mêmes. Choisir dès le début de beaux plants bien racinés pris parmi les plus vigoureux.

(*La Gazette apicole*)

A propos du mot «*nourrissement*»

Lors de la causerie apicole radiophonique faite à Lausanne, le 18 février, le terme de *nourrissement* a retenu l'attention du «pêcheur de perles» de Radio-Genève. Il paraît que le dit pêcheur aurait reçu 60 lettres de protestations contre ce vocable! Que de ceuseurs? Or les apiculteurs l'emploient depuis belle lurette. Ne figure-t-il pas dans la «Conduite du rucher», dans «l'abeille et la ruche», etc? Dans le dictionnaire universel Larousse en deux volumes, édition de 1924, page 387, on peut lire: «Nourrissement, n. m. Apic. Action de fournir de la nourriture à une ruche pour empêcher la colonie de dépérir pendant la mauvaise saison, ou pour préparer la miellée». C'est net et précis; donc, apiculteurs, chers collègues, vous pourrez, comme moi, et sans arrière-pensée utiliser le mot «nourrissement», et ne croyez-vous pas qu'il fait aussi bon en compagnie de «Larousse» qu'en celle du pêcheur de perles en.... de Radio-Genève.

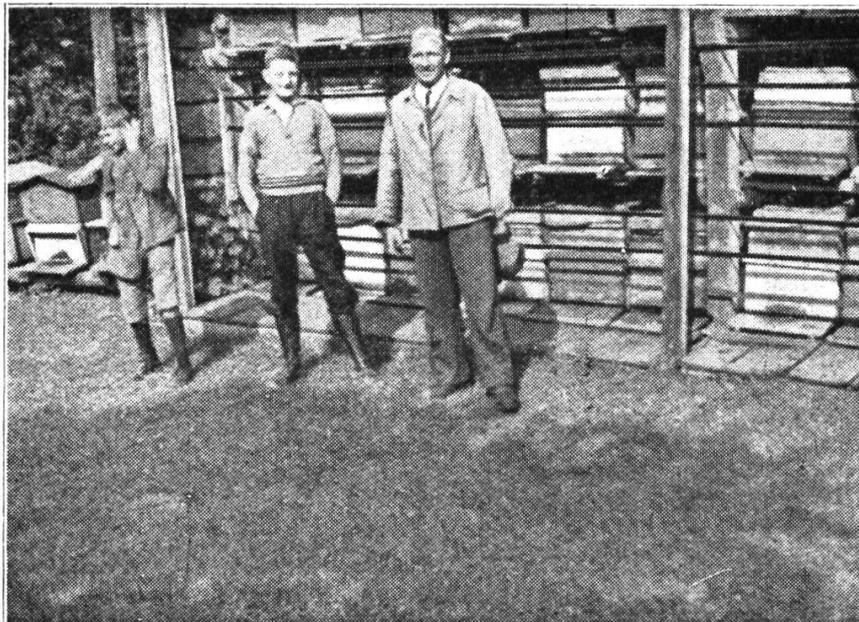
A. Chabanel.

(Réd.) Ce n'est pas la première fois que les «pêcheurs de perles» pêchent par ignorance.

CONCOURS DE RUCHERS

organisé par la Société romande d'apiculture, en 1939.

(Suite)



Rucher de M. Gonet Auguste, Vuarrengele.

16. Rucher de M. Dutoit Joseph, à Villars le Terroir.

Exploitation plaisante composée de 27 DB. sur 3 rangées solidement installées sur base de bois dans verger abrité. Abords bien aménagés avec abreuvoir original. Un grand nombre de cadres sont à renouveler. La propreté se ressent du manque de râcloir dans un matériel des plus réduits. Les annotations, faites à la craie à l'arrière de la ruche, ont disparu presque totalement lors du vernissage récent des habitations. Pas de comptabilité ni d'élevage de reines.

Points obtenus:

6. 6. 5. 10. 4. 7. 10. 4. 8. 3. 2. 0. 9. 0. Total: 74.

Médaille de bronze et Fr. 6.—.

17. Rucher de M. Crisinel Aimé, à Denezzy.

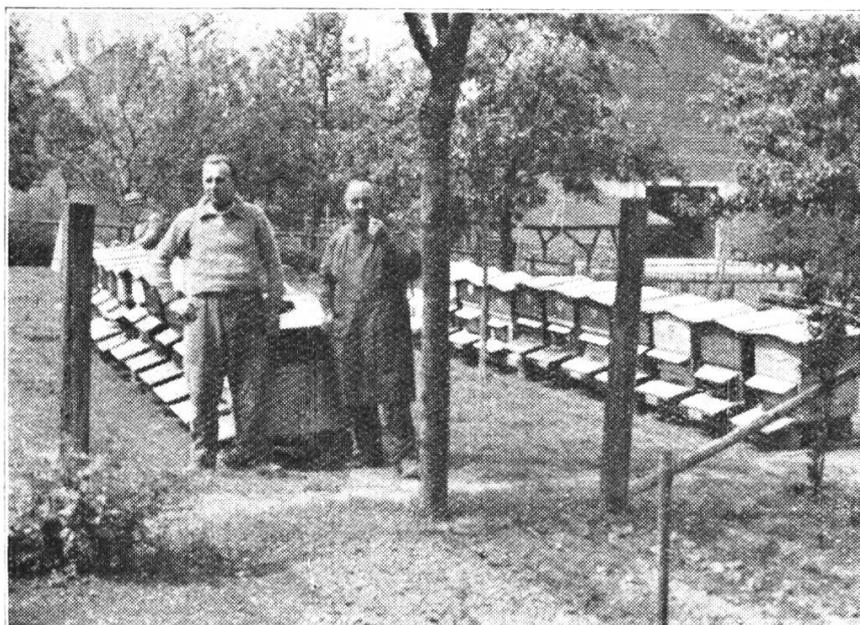
Cet apier de 25 colonies très bien placé dans le verger, solidement installé sur des poutres et des rails, se compose de ruches de tous systèmes achetées de gauche et de droite, faites avec du matériel quelconque sans mesure exacte. Des espaces trop larges entre les cadres ont permis des constructions inter-

calées qui compliquent terriblement le travail de visite, ceci aussi bien dans les corps de ruches que dans les hausses, qui contiennent une belle récolte pour l'année. Les planchettes trop minces sont voilées. Les hausses, trop courtes et mal placées, laissent des espaces par où sortent les abeilles sitôt le chapiteau enlevé. Pas de maturateur ni de balance.

Annotations quasi nulles, et comptabilité des plus sommaires. Pas d'élevage. Le pays nous paraît mellifère, mais le rucher mériterait plus de soins.

Points: 6. 4. 3. 9. 4. 5. 9. 4. 4. 4. 2. 4. 6. 0. Total: 64.

Mention.



Rucher de M. Dutoit Joseph, Villars le Terroir.

(A suivre.)

NOUVELLES DES SECTIONS

Société genevoise d'apiculture

Réunion amicale, lundi 12 août, à 20 h. 30, au local, Rue de Cornavin 4.
Sujet: Comment remplacer ses reines ?

Société d'apiculture du Jura-Nord

Nous rappelons à tous nos membres que les belles étiquettes à miel de notre section, petit et grand format, sont à votre disposition pour le prix de 5 cts pièce. Envoi contre remboursement.

S'adresser au caissier de la section, M. E. Sterchi, à Bassecourt.

Le Comité.

Section d'Orbe

Les sociétaires qui désirent faire contrôler leur miel sont priés de s'inscrire auprès de M. Paul Grobet, à Montcherand, jusqu'au 15 août, dernier délai.

Le Comité.

Section Erguel-Prévôté

Nous rappelons aux membres et non-membres la réunion de groupe qui aura lieu à Corgémont le dimanche 18 août.

Chacun y est cordialement invité.

Le Comité.

*
* *

Une vingtaine de membres se trouvaient réunis à Court dimanche 7 juillet. Le temps faisait grise mine. Malgré tout, quelques ruches furent visitées. Très beau couvain. Les hausses contenaient quelques kilos de miel, surtout dans les bonnes colonies. 4 ruchers furent visités. L'état sanitaire est bon. Tout à coup, la pluie nous surprit ; les visites durent cesser. Il était 3 heures. A chacun de se mettre à l'abri. A cette réunion assistait notre sympathique président, M. E. Wiesmann, de Sonvilier ; il s'était dérangé de si loin, par ce temps maudit. Nous le remercions. Une collation fut offerte par les apiculteurs de Court chez M. E. Schneeberger-Romy. Là, M. Wiesmann nous fit part des nouvelles de la section. Le point intéressant est celui du cinquantenaire de la section, qui sera fêté le dimanche 22 septembre 1940, à Sonceboz, au Café fédéral.

Que chacun retienne cette date.

La section a été fondée en 1890 à Sonceboz et a toujours prospéré. Si je ne me trompe, ce fut la première section dans le Jura. Nous sommes très heureux d'avoir parmi nous encore trois membres fondateurs de la dite section, qui sont MM. Emmanuel Farron, Juillerat-Saunier, tous deux à Tavannes, et Emile-Eugène Rossel, à Tramelan. Tous les trois s'occupent encore toujours de leurs abeilles et restent assidus à nos assemblées. Le comité organisateur n'a rien négligé pour cette petite fête. Elle sera simple, mais bien. Chaque membre de la section recevra un souvenir.

M. Wiesmann nous donna quelques renseignements sur le sucre. Chacun est déjà au courant. Avant de nous séparer, M. Wiesmann remercia les apiculteurs de Court et surtout Mme et M. Schneeberger pour leur gentille collation. M. A. Burkhardt, de Roches, nous invita encore à descendre à Roches avec la voiture de M. Winkler, de Moutier, pour visiter son petit rucher. Là, magnifiques ruches Dadant, bien peuplées, de très belles hausses, même doubles hausses. M. Wiesmann fit des éloges à notre collègue Burkhardt pour la belle tenue de son rucher.

Je vous souhaite le beau temps, calme, et hausses garnies, pour compenser l'année 1939, année de disette pour le miel. A la prochaine réunion !

M. Anklin, inspecteur.

*
* *

Ce fut une gentille rencontre, la réunion de groupe qui eut lieu à Villeret, le dimanche 16 juin. Le rendez-vous à la gare laissait plutôt augurer une faible participation et c'eût été quelque peu décevant pour nos amis organisateurs dont la cordialité est connue, mais heureusement que ce ne fût pas le cas.

Donc après quelque attente à la gare, ce maigre « essaim » se décide à commencer les visites et voilà que, débouchant d'un peu partout, arrivent les retardataires : certains ont dégusté leur café trop longtemps, d'autres sont allés chercher Villeret à Sonvilier, a-t-on oui dire, mais enfin c'est une trentaine de membres qui s'en vont affronter les dards de ces avettes. Félicitons nos amis de Tramelan et de Reconvilier qui, à pied ou à bicyclette, ont tenu à retrouver leurs collègues à Villeret.

Nous commençons par le rucher de M. Lœrtscher, vieil apiculteur routiné, agréable conseiller, mais totalement déçu cette année quant à la récolte. Quel-

ques ruches seulement travaillent bien sur une cinquantaine qu'il possède : « je n'extraierai pas 20 livres de miel » nous dit-il. Et d'ailleurs c'est ce qu'il sera constaté lors des visites de cet après-midi : peu ou pas de miel. M. Lœrtscher nous conduit dans son laboratoire où il nous explique différentes choses ayant trait aux abeilles, à l'élevage des reines, etc., et les regards de certains se portent sur deux roues de « pousse-pousse » démunies de leur caoutchouc et fixées au plafond, c'est une transmission ; la ficelle qui fait l'office de courroie nous conduit à la traction, en l'occurrence une turbine à eau, reliquat d'un marché aux puces, et ça « marche » et ça fait tourner l'extracteur. Voilà de l'ingéniosité.

Chez M. Lehmann, actuellement mobilisé, sa charmante épouse nous reçoit aimablement et prend part à la visite tout en nous distribuant plusieurs voiles, car nos amies les abeilles sont très agressives aujourd'hui, preuve en est l'œil de M. Fritz Gerber qui est près de disparaître derrière une enflure. Les colonies de M. Lehmann sont bien peuplées et dans les hausses, le miel commence à poindre.

M. Guenin, qui est notre cicérone aujourd'hui, nous conduit chez lui, il s'avoue débutant, mais aime beaucoup l'apiculture et recherche les conseils, c'est un bon gage de réussite.

C'est ensuite au rucher de M. Louis Gerber, aussi au service militaire, que nous nous rendons. Son frère, également un apiculteur, nous y introduit. Il est constaté qu'une ruche est orpheline ; comme une reine se trouve depuis quelques heures prisonnière dans une boîte à allumettes, c'est là une bonne occasion de lui donner un peu plus d'espace en l'introduisant dans la ruche et occasion aussi d'essayer de sauver cette colonie.

La pluie se met à tomber, les visites sont terminées ; nos amis de Villeret nous convient à une collation généreusement offerte au Café fédéral. M. Wiesmann, le toujours dévoué président de la section, nous donne maints renseignements : sucre qui sera alloué pour l'hivernage, réunion de la Jurassienne à Bienne et surtout nous entretient du cinquantenaire de notre section prévu pour le début de l'automne à Sonceboz. M. Bohnenblust fait la critique des visites de cet après-midi et après quelques discussions, c'est la séparation.

Remercions vivement nos collègues de Villeret pour leur gentille hospitalité et félicitons les dames qui, par leur agréable présence, rendent ces réunions encore plus familières.

G. Favre.

Société d'apiculture du Gros de Vaud

Le Comité de la Section du Gros de Vaud fait savoir que, vu les circonstances actuelles, l'assemblée d'été est renvoyée à cet automne et qu'un avis ultérieur annoncera aux membres le lieu et la date de la réunion. Il sera fait appel à un conférencier qui traitera un sujet apicole.

Le secrétaire.

NOUVELLES DES RUCHERS

Julien Wehren — Château-d'Oex, le 17 juillet 1940.

Du 15 au 20 mai j'ai mis, sur de fortes populations, des hausses, qui ont été occupées tout de suite ; mais le temps n'a pas été favorable, toujours vent pluie et température basse ; aujourd'hui, 10^{me} jour de pluie en juillet.

Les ruches sont toujours pleines d'abeilles. Quelques ruches ont 4 à 5 cadres de hausse, où il y a quelques petits apports, d'autres, toute la hausse complètement sèche. Plusieurs de mes collègues sont dans la même situation.

Vionnet Francis — Monthey, le 19 juillet 1940.

Le résultat n'est guère brillant : tout au plus 4 à 5 kgs de moyenne, et encore. Quelques-unes ont réussi à faire la hausse tandis que d'autres ont eu des hausses à « résonnance ». 5 essaims ont vu le jour, dont 3 avec de « futures mères ». De par cet essaimage, je me suis fait une réserve de reines et j'ai éliminé celles atteintes par la limite d'âge. Toutes ces jeunes majestés sont en ponte. Par la suite, j'en ai perdu quelques-unes, soit par marquage, soit par introduction. Mais comme j'en avais plus que pour mon nécessaire, le mal ne fut pas grand, au contraire, ça vous ouvre l'œil à une autre occasion en vous forçant à un peu plus de prudence.

A VENDRE

rucher- pavillon

avec 32 ruches, dont 12 habitées.
Système Dadant-Blatt.

Pour visiter s'adresser à :

WICHT LOUIS, Marly-le-Grand,
(Ct. Fribourg).

REINES

de choix, élevées à l'essaimage, de mon rucher du Jorat, éprouvées, disponibles en nombre limité.

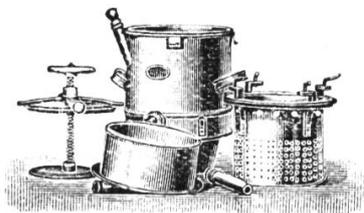
S'adr. à **A. Porchet**, Grand Hôtel, 18, Vevey.

LA PUBLICITÉ dans le

« Bulletin de la Société Romande d'Apiculture »
porte et rapporte beaucoup.

Epargne ?

Alors commandez de suite une presse à cire à vapeur qui vous sera indispensable pour extraire toute la cire de vieux rayons.



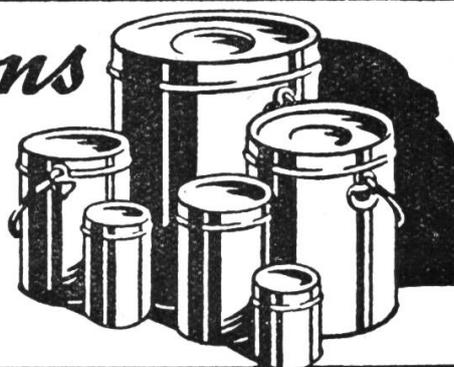
A. DUNNENBERGER · BAAR

Ferblanterie mécanique pour l'apiculture

(CT. ZOUG)

Boîtes et Bidons à MIEL

**LIVRÉS DANS TOUTES LES
GRANDEURS À DES PRIX
TRÈS AVANTAGEUX PAR:**



FABRIQUE DE BOÎTES MÉTALLIQUES S.A.ERMATINGEN